

plus de ravages en Amérique que l'introduction du luxe dans leur société. J'ai fait la même remarque dans les ameublemens de ceux qui jouissent de quelque fortune : ils paroissent simples ; mais beaucoup sont coûteux , beaucoup sont recherchés.

Heureusement ce luxe ne s'est pas encore glissé dans les repas des quakers. — Je veux vous faire la description d'un dîner donné par un des plus riches , lors de l'assemblée générale de septembre ; il pourra vous offrir un contraste curieux avec nos banquets splendides. — A cette époque, les quakers des campagnes et des villes voisines abondent à Philadelphie, leurs frères les reçoivent, les logent, les nourrissent, et déploient l'hospitalité la plus affectueuse. Une vingtaine de convives occupoit la table. Le maître de la maison étoit à une extrémité, la maîtresse à une autre. Avant que le service commençât, il y eut un moment de silence : les quakers se recueillent alors pour remercier l'être suprême. Le premier service étoit composé d'une forte pièce de bœuf, placée à un bout, un jambon au milieu, un gigot à l'autre bout, deux potages, et quatre plats de pommes de terre, choux, légumes, etc. On buvoit du

cidre, du porter de Philadelphie, de la bière. Le maître de la maison, s'adressant à chaque ami, lui disoit : Sers-toi, demande ce que tu aimes, regarde-toi comme chez toi. — Le second service ne fut composé que de différentes espèces de tartes ou pâtisseries, deux plats de crème, deux de fromage, deux de beurre. Le domestique vint ensuite verser un verre de vin à chaque convive ; mais je n'y vis point offrir de ces toasts si fatigans, qui sont plutôt des provocations à l'ivresse, que les accens du patriotisme. On causoit tranquillement. On ne voyoit pas briller, à la vérité, dans ce repas simple, la gaieté de nos dîners ou soupers si bruyans ; mais chacun paroissoit content, chacun étoit à l'aise, comme dans sa famille. Le bon Thomas..... paroissoit sur-tout enchanté de pouvoir accueillir ainsi, dans sa maison, ses frères des campagnes.

On a beaucoup reproché aux quakers et à leurs femmes d'être tristes et moroses. Ce reproche ne peut sortir que de la bouche d'hommes qui les ont vus superficiellement, qui ont peu vécu avec eux. Je les juge autrement, moi qu'ils ont reçu, comme leur enfant, dans l'intimité de leur domestique :

je leur ai trouvé des momens de gaieté, d'épanchement, de conversation affectueuse et agréable. Ils ne sont pas fous; mais ils sont sereins, mais ils sont heureux, mais ils sont gais, si la gaieté est l'expression du bonheur de l'ame.

Nous avons, nous autres François, la réputation d'être gais, de rire de tout, de nous conso'ler d'un malheur par un Vaudeville; c'est folié. — Le rire est le signe de la gaieté; la gaieté est le signe extérieur de sensations agréables, ou d'un état d'aise, ou d'opinions et d'idées qui réveillent ces sensations agréables. On ne doit donc être gai que lorsqu'on est heureux. Un homme gai, au milieu du malheur, est un fou; un homme serein et imperturbable est sage. On ne doit point être accablé par le malheur; mais il ne faut pas en rire: l'un est d'une ame foible, l'autre est un acte de démence ou de stupidité.

Sénèque a peint la gaieté des quakers dans ce morceau philosophique (1): « Apprenez à être gai, mon cher Lucilius. Je ne veux pas que la gaieté vous abandonne un instant, mais je veux qu'elle naisse de *chez vous* »

(1) Epist. 23.

même (*domi nasci, home-born*, disent les Anglois avec une concision que je voudrais imiter); elle y naîtra, si elle est dans vous. Les autres gaietés ne remplissent pas l'ame; elles dérident le front, elles sont légères, à moins que vous ne croyiez que l'homme qui rit, est gai. L'ame doit être *allègre*, confiante, élevée au-dessus de tout. Croyez-moi, *la vraie gaieté est sévère* ».

Ce calme, qui caractérise les quakers au milieu de la gaieté, les accompagne dans le malheur, dans les discussions, dans toutes les affaires: ils le doivent à leur éducation particulière. On les astreint de bonne heure à dompter leurs passions, sur-tout la vivacité, l'empressement, la colère; on cherche à les rendre, comme ils le disent, *immuable*, c'est-à-dire, inaccessibles aux émotions soudaines, impassibles, imperturbables. Il en résulte que, dans toutes les occasions, ils conservent un grand empire sur eux-mêmes, et qu'ils ont un grand avantage, dans la discussion, sur ceux qui ne conservent pas leur sang-froid. — « Le plus grand service, disoit Penn dans son *Manuel*, qu'on puisse rendre à la raison, c'est de la présenter de sang-froid; et ceux qui défendent la vérité

avec trop de chaleur, lui font souvent plus de tort que ses adversaires même ».

J'ai vu d'excellens effets de ce sang-froid dans la discussion; mon ami Miers Fisher, que je vous ai déjà cité, m'en donna un jour un échantillon. Il faut auparavant que je vous le fasse connoître. Miers Fisher est né quaker, et appartient à une des familles les plus respectables et les plus nombreuses de Philadelphie: elle compte des négocians distingués dans son sein. Il a d'abord été engagé dans le commerce, puis il s'est livré à l'étude des loix et à la pratique du barreau. Dans la dernière guerre, il a constamment adhéré à la neutralité pacifique des quakers, c'est-à-dire qu'il n'a voulu prendre aucun parti entre les Américains et les Anglois; aussi devint-il extrêmement impopulaire. Il fut un des quakers bannis en Virginie, et perdit alors une grande partie de sa fortune. La paix l'a ramené à Philadelphie, où il exerce la profession d'avocat. Ses ennemis même m'ont donné une grande idée de son habileté. elle n'est pas bornée aux affaires du barreau. Cet estimable quaker a une foule de connoissances, rares chez les quakers, qui étudient plus la bible et la morale, rares même chez

les autres Américains. Cependant ses sentimens politiques le rendent toujours très-suspect. Il faut espérer que la haine s'éteindra, et qu'il figurera un jour dans le congrès, où ses talens et ses vertus l'appellent naturellement.

Je l'ai entendu plaider, à l'assemblée générale de Pensylvanie, en faveur des pilotes, qui s'opposoit à un bill dont l'objet étoit de réduire leurs salaires. De la clarté, une logique sévère, des traits d'érudition distinguoient son plaidoyer, qui fut suivi du succès. Il conserva constamment son sang-froid au milieu des attaques subites, et quelquefois assez vives, des membres de l'assemblée qui l'interrompoient.

Les quakers portent jusqu'au tombeau cette tranquillité d'esprit; leurs femmes même, dans ce triste moment, ne la perdent pas: c'est le fruit de leurs principes religieux, et d'une bonne conduite, soutenue avec constance. Ceux qui survivent m'ont paru, ou se livrer moins à la douleur, ou la concentrer dans eux-mêmes. Ils regardent le ciel comme leur patrie, et ne croient pas que la mort, qui y conduit, puisse être un malheur.

Observez bien que ce sang-froid dont ils se font une vertu habituelle, ne diminue pas leur sensibilité. J'ai entendu le respectable Pemberton me raconter la mort d'une fille chérie, le lendemain même qu'il éprouvoit ce malheur. On voyoit la larme se glisser furtivement sur sa paupière, et la réflexion la faisoit disparoitre aussi-tôt. Il aimoit à me parler de ses vertus, de sa résignation, pendant sa longue agonie : c'étoit un ange, me disoit-il, elle est à sa place.

Ce bon père n'exagéroit point. . . . Vous trouverez dans cette société un beaucoup plus grand nombre de ces figures heureuses ou célestes, où règne la sérénité, ce symbole de la paix de l'ame, et par conséquent des vertus.

Je ne puis expliquer ce fait, mais il est vrai. Je suis tout d'un coup à mon aise, avec une ame pure, avec une grande ame. Il me semble que nous nous connoissons depuis des siècles; nous nous entendons sans nous parler. Un homme corrompu, un roué, un homme du monde me produit tout d'un coup l'impression contraire. Mon ame se resserre, se replie sur elle-même, comme la sensitive. Dans la société des quakers, j'ai presque

toujours éprouvé la première impression (1).

Le portrait que je vous fais d'eux, n'est pas seulement le produit de mes propres

(1) Je lis, dans le *Baghuet geeta*, ouvrage traduit du *Samscreet*, le portrait d'un vrai serviteur de Dieu, qui peut s'appliquer à beaucoup de quakers. « Celui-là d'entre mes serviteurs est sur-tout chéri de moi, dont le cœur, libre d'inimitié, est l'ami de toute la nature; dont l'ame sensible et compatissante, exempte d'orgueil et d'amour-propre, conserve la même fermeté au milieu des plaisirs, et souffre les injustices avec patience et résignation; dont la dévotion est solide; dont les passions sont retenues, les résolutions inébranlables, l'esprit et l'entendement fixés exclusivement sur moi seul. Celui-là est aussi mon bien-aimé, que les hommes ne craignent point, et qui ne craint point les hommes; qui est insensible aux impressions de la joie, de l'impatience et de la crainte. J'aime encore celui qui, sans aucune vue d'intérêt, garde toujours son ame pure, juste, impartiale, exempte des distractions de l'esprit, et qui a renoncé à toute entreprise humaine. Celui-là est pareillement digne de mon amour, qui ne se réjouit et ne se plaint de rien; qui ne desire aucune chose; qui est content de tout; qui, parce qu'il est mon serviteur, s'inquiète également peu de la bonne et de la mauvaise fortune. Enfin, j'ai beaucoup de prédilection pour celui que l'amitié ou la haine, la gloire ou l'opprobre, le chaud ou le froid, le plaisir ou la douleur, ne sont point capables d'ébranler; qui se montre insouciant à tous les événemens de la vie; pour qui la louange et le blâme sont des choses in-

observations, il est le résultat de renseignements que j'ai pris sur eux, parmi les hommes les plus éclairés, même des autres sectes.

Je demandois, un jour, dans une société: y a-t-il plus de pureté de mœurs, plus de simplicité, plus d'intégrité et d'honnêteté parmi les quakers, que dans toute autre secte? — Un homme distingué par ses lumières et par son attachement à la nouvelle constitution, me répondit: Je suis né Presbytérien, et je dois vous avouer que les quakers l'emportent sur toutes les sectes à cet égard.

Ce n'est pas qu'ils soient tous purs et irréprochables, ce n'est pas qu'il n'y ait eu des fripons parmi eux. Leur réputation, le trafic qu'on pouvoit en faire, a nécessairement attiré dans leur sein des prosélytes hypocrites, des fripons. On contrefait plutôt une guinée qu'une monnoie de cuivre; mais les quakers

différentes; qui parle peu; qui se complait dans tout ce qui arrive; qui n'a point de maison à lui, et qui est d'un esprit solide et persévérant. Mais ceux qui cherchent la plénitude de la religion que j'ai donnée aux hommes, et qui la pratiquent fidèlement, et exclusivement à toute autre, sont, au-dessus de tous ceux-là, les plus chers de mes amis ».

sont très-stricts à chasser de leur communion, ceux qui se sont rendus coupables, je ne dis pas de délits, mais de ces fautes contre la délicatesse et la probité que les loix ne punissent pas. Le public ignore souvent cette excommunication, parce que ce quaker excommunié continue d'aller au meeting ou à l'assemblée. Les quakers ne peuvent l'en empêcher; mais ils ne le regardent plus comme membre de leur société, et il n'est plus admis aux assemblées de chaque mois ou de chaque trimestre.

Je voudrois pouvoir rassembler tous les traits qui caractérisent les quakers; mais il faut choisir parmi les plus frappans: un de ces derniers est l'ordre que les quakers sont accoutumés dès leur enfance à mettre dans la distribution de leurs travaux, de leurs pensées, et de tous les instans de leur vie. Ils portent par-tout cet esprit d'ordre: il accoutume à la tenue, il économise le temps, les actions, l'argent.

Les maisons des quakers sont remarquables par l'ordre et la propreté qui y règnent. On en inspire le goût de bonne heure aux jeunes gens et aux jeunes filles.

C'est bien l'inverse de notre éducation,

de nos habitudes. — Voyez la chambre d'un François, qui est célibataire, tout y est pélemêle; livres, papiers, bas, habits, souliers, etc. tout est couvert de poussière. — Voici ce qui résulte de ce désordre. — D'abord, point d'attention pour le linge et pour les habits, et par conséquent ils sont plutôt salis, jetés, hors d'usage; par conséquent il faut en acheter d'autres, par conséquent plus de dépenses; il faut donc plus de moyens; on est par conséquent moins en état d'aider les malheureux, de prendre part aux bonnes actions.

Changeant plus souvent, on perd l'habitude de la simplicité, on prend le goût des modes, de la frivolité.

Ce n'est pas tout, et ces conséquences sont bien plus fatales: puisque les besoins sont grands, il faut de grandes ressources.

Si le commerce, ou la terre, ou l'industrie n'en fournissent pas, on tente la fortune, on joue ou l'on emprunte, et une ruine certaine vient bientôt écraser le malheureux.

Ce n'est pas tout encore; à un homme simple, le modique héritage de ses pères, un art, ou le simple fruit de son industrie

suffit pour suppléer à ses besoins; dès lors il est indépendant, dès lors il vote librement, censure librement tous les fonctionnaires publics. — Qu'il ait du luxe, il lui faut ajouter le salaire de quelques places pour le soutenir; mais ces places ne s'obtiennent qu'en caressant, ou les gens en place, ou le peuple, ou en ménageant tous les partis; qu'en sacrifiant enfin son indépendance. — O vous! qui voulez être indépendans, renoncez donc au luxe, inspirez-en de bonne heure l'aversion à vos enfans; inspirez leur de bonne heure le goût de la simplicité et de l'ordre dans toutes leurs affaires, dans toutes leurs occupations; et ils seront aisés, humains, hospitaliers. Mon ami Fisher en est un exemple; sa maison est ouverte aux étrangers, aux François sur-tout; il les aide de ses avis, de sa bourse, leur sert de père. — L'habitude de l'ordre conduit à toutes les vertus.
